

Balbir, Nalini

**Polysémies: d'une langue à l'autre en Inde ancienne**

*Études romanes de Brno*. 2014, vol. 35, iss. 2, pp. [53]-79

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/132858>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

NALINI BALBIR

## POLYSÉMIES: D'UNE LANGUE À L'AUTRE EN INDE ANCIENNE

### 1. Sanskrit et prakrits: les conditions de la polysémie

L'étude de la polysémie et des « doubles sens » en Inde ancienne se fonde majoritairement sur les littératures de la langue classique de culture par excellence, le sanskrit. Mais il ne faut jamais perdre de vue que l'Inde ancienne est un univers multilingue. Notre contribution examine les situations de proximité que rend possible le côtoisement de langues apparentées. Elles produisent des configurations ambiguës menant à la polysémie du mot ou de l'énoncé.

Si le sanskrit (désormais sk.), langue normée et 'parfaite', domine aussi bien comme langue des élites que comme langue de culture, il n'est pas seul. Il côtoie les prakrits (désormais pk.), langues dites 'naturelles' ou 'vulgaires', d'usage courant, attestées depuis le III<sup>e</sup> s. av. n.è. (inscriptions d'Aśoka). Les prakrits sont pluriels, se déclinant en plusieurs dialectes dont les noms renvoient aux régions de l'Inde où ils furent utilisés: la māgadhī, au Magadha, à l'est de l'Inde, la māhārāṣṭrī à l'ouest, etc. Certaines de leurs caractéristiques se maintiennent dans les langues modernes des mêmes régions ou sont confirmées par l'épigraphie ancienne. Elles correspondent donc à une certaine réalité. Mais il faut aussi compter avec la stylisation, la normalisation grammaticale et les aléas de la tradition manuscrite. Langues littéraires anciennes se déployant sur plusieurs siècles dans une riche littérature originale, les prakrits présentent à la fois des caractéristiques communes et des traits spécifiques à chacun d'eux. Si l'on continue à produire des œuvres littéraires en prakrit jusqu'aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s., la période tardive n'est plus aussi créative. Des premiers siècles de notre ère jusqu'au XIV<sup>e</sup> s. environ, le prakrit littéraire par excellence, la māhārāṣṭrī, et sa version jaïne, la māhārāṣṭrī jaina, sont cultivés avec éclat et ténacité. Les sources auxquelles nous empruntons nos exemples sont des œuvres littéraires de différentes périodes qui montrent comment les auteurs manipulent le prakrit en oubliant rarement la référence sanskrite.

Sanskrit et prakrits sont des langues sœurs qui s'influencent mutuellement. Au niveau le plus superficiel, elles sont reliées phonétiquement par un

système de correspondances bien établi (résumé dans le tableau ci-dessous), un vocabulaire en partie commun – mais en partie seulement – et une syntaxe à bien des égards analogue.

sanskrit	prakrits
<i>r</i>	<i>a, i, u</i>
occlusive sonore aspirée	<i>-h-</i>
groupes consonantiques	consonnes géminées
occlusive intervocalique simple	amuïssement
<i>ś, ṣ, s</i>	réduction à <i>s</i> (sauf en māgadhī où la réduction est à <i>ś</i> )
<i>ai, au</i>	<i>e, o</i>
consonnes finales	disparition sauf pour <i>-ṃ</i>
nasales intervocaliques libres	<i>-ṅ-</i>

Les quatre premiers phénomènes, individuellement ou en conjonction, conduisent à la production de nombreux mots synchroniquement homophones. En tant que tels, ils se caractérisent par des sens distincts, correspondant à des étymologies distinctes<sup>1</sup>. Dans l'usage courant de la langue, les limitations du contexte évitent les confusions, qui pourraient être regrettables, et orientent la compréhension.

D'autre part, on oppose souvent polysémie – un mot a plusieurs sens – et homophonie ou homonymie (des mots de même forme phonique ou graphique pourvus de sens et d'étymologies différentes). Ce clivage ne tient pas nécessairement en moyen-indien (prakrit mais aussi pali) : *dosa* signifie 'défaut' ou 'aversion, haine'. Étymologiquement, le premier est rattaché à une racine signifiant 'souiller, gâcher' (*duṣ-*), le second à une racine 'haïr' (*dviṣ-*)<sup>2</sup>. En pratique, c'est le contexte qui oriente la compréhension et le choix. Dans les textes religieux, le couple terminologique *rāga / dosa* est bien établi ; le sens d'attachement du premier conduit vers le sens d'aversion pour le second. Mais dans le système de valeurs de ces textes, les points de contact existent, de sorte que *dosa* 'haine' est synchroniquement relié au verbe 'être souillé' (*dussati*), rapprochement encouragé par l'alternance vocalique *o/u* qui constitue un procédé de dérivation régulier.

La langue poétique exploite toutes les proximités formelles pour créer des effets de sens inédits, objet de cette étude. Les prakrits, comme le sanskrit, ont

<sup>1</sup> Par exemple : Pk. *maa* / sk. *mada* 'ivresse', *mrga* 'antilope', *mṛta* 'mort' ; Pk. *kai* / sk. *kapi* 'singe' et *kavi* 'poète' ; Pk. *mai* / sk. *mati* 'pensée' et *mṛti* 'mort' ; Pk. *suha* / sk. *sukha* 'bonheur' et *śubha* 'bon, positif' etc.

<sup>2</sup> Cf. von Hinüber 2001 : § 134 p. 132. Cette homophonie est une coïncidence, et les dictionnaires ont donc deux entrées distinctes. Mais le *Pali English Dictionary* de la Pali Text Society indique que la frontière entre les deux lexèmes est susceptible de s'estomper synchroniquement à la faveur des jeux contextuels.

été codifiés par une tradition grammaticale ininterrompue qui voit les prakrits comme une dérivation ou une transformation du sanskrit. Les grammairiens mettent l'accent sur les évolutions systématiques permettant de passer de l'un à l'autre ou codifiant les différences avec le sanskrit sous la forme de règles<sup>3</sup>. Ils sont souvent en peine, en revanche, pour décrire les spécificités hors-cadre des prakrits, dans une compréhension réductrice de la créativité propre de ces langues. Cette vision mécanique des rapports entre sanskrit et prakrits encourage une lecture traditionnelle par transparence, où le sanskrit est souvent gagnant : il apparaît en permanence en filigrane derrière l'énoncé prakrit auquel on cherche à le réduire. Ce sont les chemins qui mènent de la coexistence de ces langues à la polysémie, en passant par la superposition, que l'on parcourra ici.

## 2. Traductions-calques, double compétence linguistique

Les passerelles entre sanskrit et prakrits brièvement décrites plus haut à l'échelle du mot expliquent sans peine la présence d'un processus permanent de traduction. Citant, au X<sup>e</sup> s., une strophe de Vākpatirāja, poète du VIII<sup>e</sup> s., dont la langue est le prakrit, le poéticien Rājaśekhara la traduit en sanskrit :

pk. : *āsamsāram kai-pumgavehiṃ tad-diyaha-gahiya-sāro* 'vi

sk. : *āsamsāram udāraiḥ kavibhiḥ pratidina-grhīta-sāro* 'pi

pk. : *ajja vi abhiṇṇa-muddo vva jayai vāyā-paripphando*

sk. : *adya api abhinna-mudro vibhāti vācām parispandaḥ*

- pk. : Même si, depuis (l'origine du) monde, les (plus) nobles poètes y ont pris de la substance jour après jour, aujourd'hui encore, la vibration de la parole est victorieuse, comme si le sceau n'en avait pas été rompu (*Gauḍavaha* 87)<sup>4</sup>.

- sk. : «La coulée des vocables, dont la substance est reprise par les (plus) nobles poètes, jour après jour, depuis (l'origine du) monde, brille aujourd'hui encore, comme si le sceau n'en avait pas été rompu» (*Kāvyamīmāṃsā* XII.1 ; Stchoupak & Renou 1946 : 177).

Les termes employés dans les deux langues sont identiques ; il suffit de menues modifications pour pouvoir conserver le même rythme. Le sanskrit apparaît comme le 'reflet' du prakrit. Et vice-versa : lorsque la diction du prakrit épouse celle du sanskrit, recourant à des composés longs et complexes, d'aucuns imaginent que la langue première de l'auteur était le sanskrit, qu'il a ensuite transposé<sup>5</sup>. Mais il est clair que pour nombre d'écrivains écrire en prakrit résulte d'un choix pleinement assumé. L'auteur du *Gauḍavaha* est un exemple parmi d'autres, lui qui fait l'éloge de la multiplicité des styles propres au prakrit et invite à se gausser de ceux qui l'ignorent (92–94). Dans

<sup>3</sup> Cette vue est fautive : les prakrits ne viennent pas du sanskrit ; ils viennent de dialectes qui étaient contemporains de la langue védique et étaient en usage parallèlement.

<sup>4</sup> Sauf indication contraire, les traductions données ici sont celles de l'auteur.

<sup>5</sup> Cf. *Gauḍavaha*, Suru 1975 : xcix.

l'art poétique de Rājaśekhara (fin IX<sup>e</sup>-début X<sup>e</sup> s.), « le prince des poètes » est compétent dans toutes les langues (*sarva-bhāṣā-vicakṣaṇa*)<sup>6</sup>. L'auteur prend acte de l'association privilégiée entre catégories d'individus et langue – « l'ensemble des serviteurs sera en mesure de parler l'apabhraṃśa, les servantes ont un penchant pour la langue du Magadha »<sup>7</sup> -, ou encore entre langue et région – « Les Gauḍa et autres s'en tiennent au sanskrit, les gens du pays de Lāṭa ont l'habitude et le goût du prakrit ». Mais il se distingue explicitement de ses devanciers, concluant : « pour le poète libre (de son expression) toutes les langues sont comme une seule »<sup>8</sup>. De fait, il applique lui-même ce qu'il prône, puisqu'il inaugure un nouveau genre – celui des pièces de théâtre entièrement rédigées en prakrit (*saṭṭaka*) avec la *Karpūramañjarī*. Le prologue est en partie une défense du prakrit – toujours la mähārāṣṭrī – dont Rājaśekhara souligne notamment la douceur et la fluidité par rapport à la dureté du sanskrit<sup>9</sup>. La beauté spécifique du prakrit, due selon ses partisans à la multiplicité des phonèmes vocaliques, et sa richesse qui en font un nectar sont volontiers célébrées en tête des collections poétiques les plus célèbres en cette langue<sup>10</sup>. Vākpatirāja comme Rājaśekhara sont des cas d'écrivains d'élite, possédant une double compétence en prakrit et en sanskrit ; ils tiennent à donner au premier une place pleine et entière comme langue des belles-lettres.

Dans le vaste mouvement exégétique qui caractérise la tradition indienne, le sanskrit est incontestablement la langue de référence. Lorsqu'un commentateur de langue sanskrite explique un texte originellement rédigé dans l'un des prakrits, l'une de ses premières préoccupations est d'en donner une traduction mot à mot et de lire le prakrit au moyen du sanskrit. Cette démarche est le fait des exégètes des écritures jaïnes (à partir du VIII<sup>e</sup> s. environ), mais aussi des poéticiens. Ces derniers écrivent en sanskrit : malgré l'abondance de la littérature prakrite et l'importance du prakrit mähārāṣṭrī comme langue littéraire à part entière, on ne dispose à ce jour que d'un seul traité de poétique dont la métalangue soit le prakrit : œuvre courte (134 strophes) couvrant quarante à quarante-cinq figures, anonyme, l'*Alaṃkāradappaṇa* est connu par un unique manuscrit et difficilement datable (entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> s.?, du XIII<sup>e</sup> s.?). Il atteste de l'influence de Daṇḍin et surtout de Bhāmaha, à l'occasion de Rudraṭa<sup>11</sup>. Les exemples qu'il donne sont tous en prakrit.

Les strophes de la *Sattasāi* de Hāla (*infra* section 8) ou les poèmes épiques (*Gauḍavaha* et *Setubandha*), tous en mähārāṣṭrī, sont parmi les œuvres que

6 Stchoupak & Renou 1946 : n. 66 et p. 146–149 ; Deshpande 1993 : 91 et suiv.

7 Stchoupak & Renou 1946 : 146.

8 Stchoupak & Renou 1946 : 149.

9 *Karpūramañjarī* I.7–8. Le genre des *saṭṭaka*, dont on a des représentants jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., fait actuellement l'objet de la thèse de Doctorat de Melinda Fodor (EPHE).

10 *Sattasāi* (W) 2 ; *Vajjālagga* section 2 relative aux *gāthā* (strophe prakrite en mètre *āryā*) et strophes 28–31 sur le choix du prakrit.

11 Cf. Bhayani 1999, Balbir 1999–2000 et Nahta 2001.

convoquent les théoriciens lorsqu'il s'agit de discuter les figures de style, et plus encore la distinction entre sens exprimé et sens suggéré. Auteur du *Dhvanyāloka* (IX<sup>e</sup> s.), Ānandavardhana emprunte à la poésie prakrite le quart de ses exemples et cite les strophes dans leur langue originale<sup>12</sup>. Son célèbre exégète, Abhinavagupta (X<sup>e</sup> s.) les traduit en sanskrit systématiquement avant de les expliquer. Pour les poéticiens, poésie sanskrite et poésie prakrite forment donc un continuum sans rupture ni opposition; ils vont de l'une à l'autre assez naturellement. D'autre part, le prakrit mākharāṣṭrī est la langue de nombreuses œuvres littéraires sophistiquées de type narratif produites en milieu jaïn à des fins d'édification religieuse. Plusieurs d'entre elles, écrites aux environs du VIII<sup>e</sup> s., sont la base de versions en sanskrit aux environs du XIII<sup>e</sup> s. Ces dernières, œuvres de plein droit, sont des réécritures mais aussi par endroits des traductions littérales de l'original. Le vocabulaire de cet original, qui met aussi à contribution des mots 'régionaux' (*deśī*) sans équivalent en sanskrit, s'y insinue parfois sous la forme de calques sanskrits qui peuvent être ponctuels ou, à leur tour, entrer dans l'usage sanskrit<sup>13</sup>. Autant de situations qui soulignent le nombre de points de contact entre sanskrit et prakrits dans de continuel mouvements d'allers et retours.

### 3. Coexistence des langues et intercompréhension au théâtre

Sanskrit et prakrits se côtoient de manière privilégiée en permanence dans le théâtre classique depuis au moins le III<sup>e</sup> s., de Bhāsa à Bhavabhūti en passant par le célèbre Kālidāsa (V<sup>e</sup> s.). Les indications scéniques sont toujours en sanskrit. Mais en fonction des conventions de l'art dramatique et d'une répartition de base établie par le traité spécifique du *Nāṭyaśāstra* (chap. 17 (18).26 suiv.), les hommes de haut rang utilisent le sanskrit, les autres personnages, dont les femmes, l'une des variétés de prakrits. Par défaut ce sont la śaurasēnī pour la prose et la mākharāṣṭrī pour les pauses lyriques ou descriptives en vers. S'y ajoute une gamme d'autres prakrits, moins systématiquement représentés, et plus marqués socialement : la māgadhī, par exemple, est la langue des pêcheurs, des bourreaux et autres individus peu considérés de par leur

<sup>12</sup> Ingalls, Masson, Patwardhan 1990 : 5 et n. 8 ; pour un relevé systématique et un examen de toutes les strophes prakrites citées par les poéticiens voir Kulkarni 1988 et 1994.

<sup>13</sup> Voir Upadhye 1970 : 91–92 *bhaveyur na bhaveyur vā kasya kasyāpi bhūsprśaḥ / atīva syuḥ punaḥ puṇya-vaśataḥ sarvataḥ śrīyaḥ* (\*4.14) 'elles peuvent échoir ou ne pas échoir à un humain, et tout à fait revenir à un autre ; les fortunes sont toujours dues aux mérites' est ainsi la traduction par Ratnaprabhasūri, auteur de la *Kuvalayamālākathā*, de *kassa vi honti na honti va ahonti honti vva kassa vi puṇo tti / eyāo samṇayāo puṇṇa-vaseṇaṇ jaṇavayammi* (10.17) de la *Kuvalayamālā* en prakrit d'Uddyotanasūri, 'un homme les a et ne les a pas, un autre ne les a pas et les a de nouveau : en ce monde les succès sont dus aux mérites'.

statut social ou leur comportement vulgaire<sup>14</sup>. La codification du *Nāṭyaśāstra* et des autres traités n'est binaire qu'en apparence : elle prévoit l'existence de situations particulières où un personnage théoriquement sanskritophone est autorisé à s'exprimer en prakrit, et inversement, de manière ponctuelle<sup>15</sup>. Le répertoire classique fournit des illustrations ; les éventuels commentaires invoquent le soutien des traités<sup>16</sup>. Les passages du sanskrit aux prakrits sont donc prévus par la théorie et attestés dans la pratique.

La juxtaposition des langues du théâtre est viable dans la mesure où les mécanismes réguliers reliant les prakrits au sanskrit fournissent des repères à l'auditeur et permettent l'intercompréhension, au moins globale. La discussion sur la répartition des langues du *Nāṭyaśāstra* est précédée d'un bref exposé des principales différences phonétiques entre sanskrit et prakrits, et d'un relevé de quelques formes importantes. La présence de ce passage dans le contexte du plurilinguisme théâtral permet de souscrire aux propos de Sylvain Lévi :

Il ne faut pas s'imaginer (...) que la variété des prâcrits entraîne une inextricable confusion de langages. La plupart ne diffèrent que par certains caractères morphologiques ou phonétiques régulièrement fixés et limités à un petit nombre ; le sanskrit en est toujours la base et les prâcrits ne sont guère que des prononciations spéciales du sanscrit.<sup>17</sup>

Pour légèrement excessive qu'elle soit, la conclusion est percutante et attire l'attention sur les points de contact. L'exemple suivant le montre : à l'acte IV de la pièce intitulée *Vikramorvaśīya* de Kālidāsa (V<sup>e</sup> s.), la princesse Urvaśī, qui s'exprime en prakrit, emploie les mots *abbhantara-karaṇāe* « avec mes sens (dissimulés) à l'intérieur ». Son interlocuteur, le roi Purūravas, les trouve énigmatiques quant au fond. Mais il n'a aucune peine à les percevoir littéralement, et à les répéter dans sa langue, le sanskrit, soit *abhyantara-karaṇayā*.

Les manuscrits de pièces de théâtre, qu'ils proviennent du nord du sous-continent indien ou du sud, du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s., donnent en sanskrit les répliques prononcées en cette langue, et en prakrit les répliques prononcées

<sup>14</sup> Comparer Deshpande 1993 : 15–16. Pour une première approche de ces questions, on peut aussi se reporter à Lévi 1963 (1890) : 129–131, Dave 1973 et Bhate 2012.

<sup>15</sup> *Nāṭyaśāstra* 17 (18).31–37 : par commodité, on peut se reporter à la traduction de Nit-ti-Dolci 1938 : 73–74.

<sup>16</sup> Mālatī, femme, prakritophone, se tourne ainsi vers le sanskrit (*saṃskṛtam āśritya*) pour prononcer les strophes 1 et 2 de l'acte II du *Mālatī-Mādhava*, et le commentateur Tripurāri d'expliquer : 'Courtisanes, *apsaras* et reines dans les gynécées peuvent aussi utiliser le sanskrit si l'occasion se présente'. Dans *Śakuntalā*, Priyaṃvadā, une prakritophone, récite une strophe en sanskrit venant d'une voix sans corps (acte IV, strophe 4). Dans la *Mṛcchakaṭikā*, la courtisane Vasantasenā fait de même ponctuellement (acte IV avant la strophe 32 ; Kale 1972 : 172) tout comme Candanaka, un homme prakritophone (acte VI avant la strophe 18 ; Kale 1972 : 234). Voir encore l'érudite auteur de la pièce en abyme dans *Priyadarśikā* et la renonçante de *Mālāvikāgnimitra*.

<sup>17</sup> Lévi 1963 (1890) : Appendice p.23 (cité par Nitti-Dolci 1938 : 80) ; voir aussi Lévi 1963 (1890) : 329–333, 423.

en prakrit dans un ensemble graphique homogène. En effet, les mêmes écritures peuvent servir à noter sanskrit et prakrits avec quelques aménagements mineurs dans celles du sud de l'Inde<sup>18</sup>. Aucun repère visuel n'indique au lecteur du manuscrit qu'il passe du sanskrit au prakrit. La juxtaposition n'est donc pas perçue comme artificielle et aurait sans doute été abandonnée si l'intercompréhension avait été impossible. En revanche, les portions prakrites du théâtre sont loin d'être standardisées ou « correctes » dans la tradition manuscrite, de sorte que produire une édition critique relève de la gageure. La pratique du théâtre classique telle qu'on peut l'observer dans la seule forme à avoir survécu aujourd'hui confirme l'immédiateté de ces allers et retours linguistiques entre sanskrit et prakrits : dans le Kūṭiyāṭṭam du Kérala (classé au patrimoine immatériel de l'UNESCO), chaque personnage s'exprime sur scène dans la langue qui lui revient selon les conventions théâtrales. En outre, le personnage du bouffon (*vidūṣaka*), dont la langue est le prakrit, joue un rôle de passeur, traduisant ses répliques en sanskrit et aussi dans la langue locale, le malayalam<sup>19</sup>. Cette intrusion, très naturelle, de la langue moderne du spectateur est l'occasion d'ajouts comiques ou d'allusions au contexte politique contemporain. L'intercompréhension linguistique est appuyée par une traduction du texte en gestes codifiés. Cette très forte interaction entre sanskrit et prakrits ne produit pas l'étrangeté, et la situation ainsi créée n'est pas très différente de celle qu'on observe dans l'Inde d'aujourd'hui : le changement de code (d'une langue indienne à l'anglais, d'une langue indienne standard à un dialecte) est facile et fonction des situations d'interlocution.

D'un autre côté, l'omniprésence du sanskrit comme langue de référence explique pourquoi aux XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> s. un Śivaśarma, commentant *La Joie des Serpents* (*Nāgānanda*), rend systématiquement en sanskrit les répliques prakrites<sup>20</sup>. À l'époque moderne, cette démarche se généralise en Inde ; si l'éditeur ne peut se prévaloir d'aucun exégète du passé, il réalise lui-même cette traduction (*chāyā* « reflet »), totalement absente des manuscrits<sup>21</sup>. Selon les cas, elle est présentée entre parenthèses réplique après réplique, en bas de page, ou en appendice<sup>22</sup>. Ces deux dernières solutions sont les plus satisfaisantes car elles conservent une lecture fluide et ne donnent pas l'impression,

18 Cf. Esposito 2004 : 94 et 2012 à propos des manuscrits en écriture malayalam des pièces de Bhāsa.

19 Brückner 2000 : 507–508; <http://www.indologie.uni-wuerzburg.de/bhasa/rahmen.html>. On a pu faire la même observation lors de la représentation en Kūṭiyāṭṭam de la pièce de Kālidāsa, *Śakuntalā* donnée à Paris (Salle Pleyel) le 26 juin 2010.

20 Hahn 1991 : III.

21 Ainsi toutes les *chāyā* des pièces de Bhāsa sont dues à leur premier éditeur, Gaṇapati Śāstrī (publication entre 1912 et 1914), cf. Esposito 2004 : 96 et 234 et 2012 : 87 (« In no manuscript is a *chāyā* for the Prakrit passages to be found. In the printed editions the editor added the *chāyā* »).

22 Les éditions indiennes de C.R. Devadhar choisissent toujours la première solution ; la deuxième est souvent retenue en Inde comme en Occident (Esposito 2004) ; pour des



fausse, que les traductions sanskrites font partie intégrante de la transmission du texte<sup>23</sup>.

#### 4. Ambiguïté linguistique et quiproquo au théâtre

Proximités et confusions entre les langues sont parfois l'occasion de malentendus et de quiproquos comiques favorisés par la présence d'homophones. Dans *Le chariot de terre cuite* (*Mṛcchakaṭikā*), incontestablement la plus riche pièce du théâtre classique sur le plan linguistique, l'héroïne, femme délicate, est poursuivie par un sinistre balourd :

– *hagge deva-puliṣe maṇuṣṣe ... kāmaidavve*

'Je suis un homme dieu, tu dois m'aimer'.

– *santaṃ santaṃ avehi*

La paix !, va-t'en !', est la réponse qu'elle lui fait excédée. Tout à son idée fixe, il voit là une preuve de son amour :

– *maṃ bhaṇādi 'ehi śante śi, kilinte sī*

'Elle me dit : 'Viens, tu es fatigué, tu es épuisé', ce qu'un autre personnage, sanskritophone, commente en aparté :

– *aye kathaṃ śāntam ity abhīhite śrānta ity avagacchati mūrkhah* (Acte I; Kale 1972 : 36).

'Ô l'imbécile ! Il comprend 'fatigué' (sk. *śrānta*), alors qu'elle a dit 'la paix !' (sk. *śānta*).

L'héroïne parle le prakrit śaurasenī où la seule sifflante est la dentale sourde *sa*, le balourd, le prakrit māgadhī où la seule sifflante est la palatale sourde *śa*. Qu'il soit prononcé de l'une ou l'autre manière, le mot en question est susceptible d'une double interprétation synchronique – il y a en prakrit śaurasenī deux homophones *santa*, l'un signifiant 'la paix !', l'autre 'fatigué', et de même pour *śanta* en prakrit māgadhī ; chacun d'eux est susceptible de correspondre à deux étymons sanskrits distincts<sup>24</sup>. Dans sa façon de mettre en scène la question linguistique des rapports entre sanskrit et prakrits ainsi qu'entre prakrits (śaurasenī et māgadhī), et de faire lever l'ambiguïté générée par l'homophonie par un personnage qui joue le rôle d'observateur et de commentateur, ce bref échange a valeur emblématique<sup>25</sup>.

---

exemples de la troisième, voir Hahn 1991 ou l'édition de *Ratnāvalī* (collection Belles-Lettres).

<sup>23</sup> La plus aberrante est celle où le sanskrit figure d'abord tandis que le prakrit vient ensuite entre parenthèses dans une typographie peu lisible (cf. éditions à usage scolaire et universitaire de M.R. Kale).

<sup>24</sup> Le quiproquo est déjà présent, à peine moins explicite, dans la scène équivalente du *Cārudatta* de Bhāsa, le prédécesseur du *Chariot de terre cuite* (Esposito 2004 : 108 ; traduction allemande et notes p. 251).

<sup>25</sup> Il invite à nuancer légèrement l'analyse de L. Bansat-Boudon (2006 : xxxii) : la fluidité entre sanskrit et prakrits n'empêche pas que les malentendus soient facteurs de comique. La *Mṛcchakaṭikā* contient deux autres exemples d'auto-réflexion sur la langue en registre comique : acte V dialogue entre le bouffon et un serviteur (Kale 1972 : 186–189) ; acte

### 5. Sanskrit et prakrits : deux, trois ou six en un

Le *Mālatīmādhava* de Bhavabhūti (VIII<sup>e</sup> s.) fournit un autre exemple d'auto-réflexion du théâtre sur l'emploi des langues, représentant un cas extrême de deux en un. La jeune héroïne, Mālatī, est résolue au suicide car elle est désormais convaincue qu'elle ne pourra jamais s'unir à son bien aimé, Mādhava. Elle remet à sa confidente, Lavangikā, un dernier message pour lui, et lui demande de ne pas aller contre sa décision. Cette dernière fait alors un signe à Mādhava, dissimulé tout près. Il prend sa place et s'adresse à Mālatī :

*sarale sāhasarāgaṃ parihara rambhorū muñca saṃrambham*

*virasaṃ virahāyāsaṃ voḍhuṃ tava cittam asahaṃ me (...)*

*kiṃ vā bhaṇāmi viccheda-dāruṇāyāsa-kāriṇi!*

*kāmaṃ kuru vārārohe, dehi me parirambhaṇam* (Acte VI, strophes 10–11)

‘Évite, naïve jeune fille, cette impulsion soudaine, renonce, ô toute belle, à la violence. Mon cœur est incapable de supporter la torture, amère, d'une séparation d'avec toi. (...) Que puis-je donc dire ? Tu me causes une cruelle torture par cette séparation. Exauce mon désir, toute belle, donne-moi un baiser’.

Mālatī croit écouter sa confidente. Elle acquiesce lorsque Mādhava lui demande de l'enlacer, sans reconnaître son interlocuteur. Mais alors qu'elle lui met au cou une guirlande en guise de souvenir, elle le reconnaît et retire la guirlande. Très habilement, les strophes font sens à l'identique en prakrit aussi bien qu'en sanskrit. En d'autres termes, le double langage permet de respecter la convention théâtrale de répartition des langues : le sanskrit, approprié à Mādhava, homme de statut social élevé, le prakrit, pour la confidente. Mādhava, assumant le rôle de cette dernière, le fait sans renoncer à son propre statut. Mālatī peut aussi croire écouter sa confidente sans se poser de question – il faut seulement supposer un travestissement de la voix pour que la vraisemblance soit sauve. Comme la confidente et lui sont également attachés à Mālatī, les paroles qu'il ou elle prononce ont autant de pertinence. Si leur sens est le même dans les deux langues, l'ambiguïté nourrit l'intrigue et le quiproquo dans la situation de communication<sup>26</sup>. Pour valoir aussi bien pour le sanskrit que pour le prakrit, il faut que la strophe ne comprenne que des mots ou des phonèmes communs à l'une et l'autre langues. C'est précisément l'une des formes de « récitation prakrite » envisagées par le *Nāṭyaśāstra* que « celle où les mots sont les mêmes (qu'en sanskrit) » – suivent les exemples de *kamala* 'lotus', *amala* 'immaculé', *reṇu* 'pollen', *taranga* 'vague', *lola* 'vacillant' et *salila* 'eau', qui présentent des phonétismes ambivalents. Lorsque, en

VI remarque de l'officier de police Candanaka sur les compétences multilingues des habitants du sud (Kale 1972 : 236–237). Par ailleurs, la méprise grammaticale est au cœur d'une anecdote bien connue et couvre son auteur de ridicule : un roi ignorant comprend la chaîne phonique *modaka* comme renvoyant à des friandises (sk. *modaka*), quand la reine qui la prononçait lui demandait de ne pas jeter d'eau (*mā udaka*).

<sup>26</sup> Sur le rôle du *śleṣa* à des points stratégiques de cette pièce, cf. Bronner 2010 : 78.

revanche, Mādhava se découvre comme tel, la strophe qu'il prononce (VI.12) porte, elle, des indices clairs de phonétisme et de morphologie sanskrits (*r*, *ś*, etc.).

Sanskrit et prakrit sont ici superposés au point de fusionner l'un en l'autre. Un même énoncé y vaut simultanément pour deux langues, mais le sens est un. Chacun y entend la langue de son choix.

À grande échelle, l'exemple littéraire le plus ancien en est le treizième chant du *Bhaṭṭikāvya* (début du VII<sup>e</sup> s.)<sup>27</sup>. Ce poème épique raconte la geste de Rāma tout en constituant un manifeste grammatical et poétique. Sur une quarantaine de strophes, la construction du pont de Lankā peut se lire en sanskrit ou en prakrit. Seuls sont donc présents les phonèmes communs au sanskrit et au prakrit. Sont bannis les mots contenant des sons qui n'existent pas en prakrit standard. Sont favorisés, en revanche, de nombreux mots comprenant des consonnes géminées (*baddha*, *samiddha*, *viddha*) qui contribuent à 'faire prakrit'. Par force, le vocabulaire est donc restreint et s'organise autour de mots récurrents<sup>28</sup>. Un commentateur le remarque : l'auteur utilise exclusivement des mots que le prakrit partage avec le sanskrit à l'identique, soit la première des trois catégories du vocabulaire prakrit que distinguent le *Nāṭyaśāstra*, les grammairiens et les lexicographes : les *tatsama*. Les deux autres catégories, mots régionaux (*deśī*) ou mots résultant de l'évolution phonétique du sanskrit au prakrit (*tadbhava*), pourraient convenir à ce dernier mais ne satisferaient plus à la norme sanskrite.

Les hymnes de louange indiens sont souvent des lieux d'une expérience langagière assumée. Au XIV<sup>e</sup> s., un auteur jaïn explique dans la strophe finale, valant postface, comment l'hymne qu'on vient de lire vaut en sanskrit, en prakrit standard et en śaurasenī<sup>29</sup>. La contrainte est encore plus forte lorsque ce ne sont plus deux langues, mais six qu'une même strophe doit faire lire : le sanskrit et cinq variétés de prakrit dans une strophe de la *Centurie en l'honneur de la Déesse (Devīśataka)*, concentré de poésie savante composé au IX<sup>e</sup> s. par le cachemirien Ānandavardhana (auteur du *Dhvanyāloka*). Le phonème *l* et la finale *-e* polyvalente dominant dans les quelques exemples connus de ce tour de force, car telles sont les exigences restrictives du prakrit māgadhī<sup>30</sup>.

Ces cas ne pouvaient manquer de retenir l'attention de ceux qui discutent les coalescences linguistiques (*śleṣa*). Jagaddhara, commentateur du *Mālatī-Mādhava*, tout comme Jayamangala, commentateur du *Bhaṭṭikāvya*,

<sup>27</sup> Jagaddhara : voir ci-dessous n. 31 ; Jayamangala en introduction à *Bhaṭṭikāvya* chant XIII, cf. Narang 2003 : 61.

<sup>28</sup> On relève cependant quelques exceptions qui font tache : *paṭṭīśa* (47), avec sifflante palatale normalement exclue du prakrit standard, et quelques strophes de langue mêlée (8ab, 15ab, 21 en entier, 26–27 en entier).

<sup>29</sup> *Caturviṃśatījinastava* de Ratnaśekharasūri (XIV<sup>e</sup> s.) dans *Caturvijaya* 1928 : 107–125.

<sup>30</sup> Ex. *Devīśataka* 74 (cf. Hahn 2012 : 92–93), *Haravijaya* 4.35, cf. Bronner 2010 : 122 et 294 n. 3 ; et encore Rudraṭa, *Kāvyaḷamkāra* 4.18 ou 4.23.

donnent à cette procédure le nom de *bhāṣāsamāveśa* 'coexistence/fusion de langues'<sup>31</sup>. En fait, un même énoncé est lisible à l'identique dans deux langues ou plus, mais le sens est un. C'est aussi ce que note Tripurāri, autre commentateur du *Mālatī-Mādhava*, mettant en garde contre la tentation de confondre avec le *bhāṣāśleṣa* 'double entendre (portant sur) la langue'<sup>32</sup>. Si cet avertissement a lieu d'être, c'est que, en effet, certains théoriciens voient dans les deux strophes du *Mālatī-Mādhava* ou dans celles du *Devīśataka* des exemples d'une forme de *bhāṣāśleṣa*. Le premier à le faire est le cachemirien Rudraṭa au IX<sup>e</sup> s. :

*vākye yatraikasmīn aneka-bhāṣā-nibandhanaṃ kriyate*

*ayam aparo vidvadbhir bhāṣāśleṣo 'tra vijñeyaḥ (Kāvyaḷamkāra 4.16)*

'L'énoncé où on compose en plusieurs langues est reconnu par les connaisseurs comme une autre forme de *bhāṣāśleṣa*'.

Suivent des exemples de superposition sanskrit-prakrit māhārāṣṭrī (4.17), sanskrit-māgadhī (4.18), sanskrit-paiśācī (4.19), sanskrit-śaurasenī (4.20), sanskrit-apabhrāṃśa (4.21) et une strophe associant les six langues (4.23)<sup>33</sup>. La définition de Rudraṭa est aussi citée par Bharatamallika, commentant le chant XIII du *Bhaṭṭikāvya*<sup>34</sup>.

Au XII<sup>e</sup> s., le gujarati Hemacandra reprend la définition en ne dissimulant pas le point qui fait débat :

*arthaikye dvy-ādi-bhāṣāṇāṃ ca.*

*dvi-tri-catuḥ-pañca-ṣaṇṇāṃ bhāṣāṇāṃ arthābhede yugapad-uktir dvy-ādi-bhāṣāśleṣaḥ (Hemacandra, Kāvyaṇuśāsana V.7).*

31 *Mādhavasya saṃskṛta-bhāṣayā Lavangikā-bhramo na syād iti bhāṣā-samāveśena āha (...)* *tad iha saṃskṛta-prākṛtayoḥ sāmīyāt prākṛta-samakam*, Jagaddhara sur *Mālatī-Mādhava* VI.10-11 (p.79) : 'L'auteur parle sous la forme d'une 'coexistence de langues' en sorte qu'il n'y ait pas de confusion de Lavangikā avec la langue sanskrite de Mādhava. (...) C'est pourquoi c'est la même chose en prakrit parce que sanskrit et prakrit sont identiques'.

32 *atha Mādhavo Lavangikātvam ivāpannas tasyās ca svasya ca sādharmaṇaṃ prākṛta-saṃskṛtayoḥ samāna-rūpaṃ vākyāṃ prayunkte ...iti tat-samatvād eteṣāṃ śabdānāṃ prākṛta-saṃskṛtayoḥ samānaṃ rūpaṃ. yathāha 'tat-samaṃ tad-bhavaṃ deśi ity anekāḥ prākṛta-kramaḥ' iti. na cātra bhāṣāśleṣa-bhrāntiḥ kāryā. vācya-bhedābhāvāc chleṣatvā-nupapatteḥ*, Tripurāri sur *Mālatī-Mādhava* VI.10-11 (p.152), 'Mādhava qui a pris l'état de Lavangikā a recours à un énoncé identique en prakrit et en sanskrit, commun et à elle et à lui. Ces mots ont une forme identique en prakrit et en sanskrit parce qu'il s'agit de *tatsama*. Comme on sait, 'il y a plusieurs récitations prakrites : mots identiques (en prakrit et sanskrit), mots évolués (du sanskrit au prakrit) et mots locaux'. Et il ne faut pas ici confondre avec le *bhāṣāśleṣa*, du fait qu'on n'aboutit pas à un *śleṣa* puisque le sens exprimé est un (litt. il n'y a pas de différence dans le sens exprimé)'. – Le commentaire de Harihara est silencieux sur la question qui nous concerne.

33 Cf. Hahn 1989 : xxii ; Hahn 1990 : 464–465 ; Hahn 2012 : 79–81 avec traduction allemande de 4.17 ; Gerow 1971 : 301 pour la traduction de 4.23.

34 Cf. Narang 2003 : 77 n. 2.

‘Lorsqu’il y a un seul sens de deux langues ou plus.

L’énoncé simultané de deux, trois, quatre, cinq ou six langues sans différence de sens est la coalescence de langues, deux ou plus<sup>35</sup>.

L’univocité de sens est un trait constitutif du *bhāṣāśleṣa* et non un obstacle. Il n’est pas impossible que cette divergence d’opinion repose sur une analyse divergente du terme lui-même, qui serait à double entente : *bhāṣā-āśleṣa* = ‘coalescence/superposition de langues’ et *bhāṣā-śleṣa* ‘double entendre (portant sur) la/les langues’.

## 6. Langues plurielles, sens pluriels : une recherche assumée

Dans la strophe suivante qui utilise les mêmes caractéristiques phonétiques que les superpositions prakrit-sanskrit, les conditions sont donc réunies pour une double lecture, prakrite mais aussi sanskrite :

*mahadesurasam̐dhamme tamavasam̐saṃgamāgamāharaṇe  
harabahusaraṇaṃ taṃ cittamohamavasaraume sahasā*

Toutefois elle fait un pas supplémentaire car la chaîne phonique indifférenciée est susceptible d’une double segmentation produisant deux énoncés différents, l’un en prakrit, l’autre en sanskrit, et deux sens distincts. En sanskrit :

*maha-de ! sura-sam̐dham me tam ava sam-āsaṃgam āgamāharaṇe /  
hara bahu-saraṇaṃ taṃ citta-moham avasara (= avasare) Ume sa-hasā (Devīśataka d’Ānandavardhana 76)*

‘Ô pourvoyeuse de réjouissances, protège cet attachement réel à la maîtrise de la tradition qui m’unit aux dieux. Ô Umā, au bon moment, emporte, joyeuse, cet égarement de l’esprit !’<sup>36</sup>

Et en prakrit :

*maha desu rasaṃ dhamme, tamavasam āsaṃ gamāgamā hara ṇe  
Haravahu ! saraṇaṃ taṃ. citta-moham avasarau me sahasā (= aussi Sattasaī (W) 991).*

‘Donne-moi du goût pour la vertu, enlève notre attente d’allers et venues (dans le monde des transmigrations) due aux ténèbres (de l’ignorance). Ô épouse de Hara ! tu es mon refuge. Que l’égarement de l’esprit / que l’inanité diverse me quitte sur-le-champ !’.

Ici, le prakrit paraît premier, car on note plusieurs formes grammaticales spécifiques et courantes dans la production littéraire prakrite indépendante : les

<sup>35</sup> Exemples cités : *Mālatī-Mādhava* VI.10 et *Devīśataka* 74, qui s’ajoutent à trois exemples venant de Rudraṭa (4.18, 4.19, 4.20). La strophe du *Mālatī-Mādhava* est la référence incontournable, que cite aussi Bhoja dans le *Sarasvatīkaṇṭhābharaṇa* (chap. 2 ; Mishra I, 1976 : 211).

<sup>36</sup> Comparer Hahn 2012 : 93 ; Jha 1925 : 283 ; Kulkarni 1994 : 175.

impératifs *desu* 'donne' et *avasarau* 'qu'il disparaisse', les génitifs des pronoms de la première personne, du singulier *maha*, et du pluriel *ne*, l'ablatif singulier en *-ā* (sk. *-āt*). Enfin, l'énoncé lu en prakrit produit en son sein même un double sens ponctuel sur la séquence *citta-mohaṃ*, lequel n'échappe pas au commentateur. Il repose sur l'homonymie et l'homophonie, ressort principal de la polysémie en prakrit. Ces homophonies ne sont perceptibles qu'en référence au sanskrit présent en filigrane et affectent ici les deux termes du composé : le prakrit a deux mots *citta* que l'étymologie distingue : l'un signifie 'esprit, pensée' (sk. *citta*), l'autre 'varié, bigarré' (sk. *citra*) ; de même, pk. *moha* signifie 'égarement' comme le sk. *moha*, ou 'vain, futile', comme le sk. *mogha*, par évolution phonétique régulière. Cette strophe est utilisée par Mammaṭa, poéticien du XI<sup>e</sup> s., pour illustrer la catégorie du double entendre impliquant deux ou plusieurs découpages différents de l'énoncé (*sabhaṅga-śleṣa*). Dans cette taxinomie complexe, l'une des huit variétés qu'il répertorie repose sur la langue (*bhāṣāśleṣa* : IX.371<sup>37</sup>). Le *Devīsataka* contient notamment deux autres strophes de même type où le prakrit standard est remplacé par deux autres variétés, la śaurasēnī et l'apabhraṃśa. Créer un énoncé lisible dans deux langues exige de se plier à des contraintes excluant, en sanskrit, un certain nombre de phonèmes, et conduit, par là même, à limiter le lexique. Lu en sanskrit, l'énoncé paraît donc souvent moins immédiat, plus recherché ou artificiel, utilisant des mots d'emploi plus rare dans la langue courante. De toute manière, le double décryptage serait malaisé sans l'appui des commentateurs. Pour l'exégète de la strophe citée, qui commence par la lire en sanskrit, c'est la présence de la lecture en prakrit qui signale la singularité du poète<sup>38</sup>. Sans nul doute, de telles compositions sont des raretés. Elles utilisent jusqu'à l'extrême les points de contact linguistiques entre sanskrit et prakrit. Ceux qui manipulent ainsi les langues montrent à leur manière qu'ils peuvent, eux aussi, écrire en prakrit.

Cette double lecture qui segmente une même chaîne phonique en deux énoncés distincts pourvus de sens distincts dans deux langues est la première forme de *bhāṣāśleṣa*, ou la seule pour ceux qui refusent de voir un *śleṣa* dans la simple superposition de langues. Le premier poéticien à le définir et l'illustrer est Rudraṭa :

*yasmim uccāryante suvyakta-vivikta-bhinna-bhāṣāṇi  
vākyāni yāvad-arthaṃ bhāṣāśleṣaḥ sa vijñeyaḥ* (4.10).

<sup>37</sup> Voir, très brièvement, Porcher 1978 : 348. Les autres formes envisagées par Mammaṭa relèvent d'ambiguïtés morpho-syntaxiques (*hara* nom de Śiva au vocatif ou impératif du verbe 'emporter'), morphologiques (*vakṣyati* 'il portera' ou 'il dira', formes grammaticales homophones issues de deux racines distinctes *vah-* ou *vac-* ; *nanditā* nom abstrait féminin formé sur Nandin, nom du taureau de Śiva, ou nominatif singulier du nom d'agent *nanditṛ* 'qui réjouit'). Alors que, dans la langue courante, il sera facile de distinguer et de choisir entre l'une ou l'autre des significations, c'est la mise en contexte qui ouvre la possibilité à la production d'un double sens délibéré.

<sup>38</sup> Commentaire sur la strophe 76 : *kavi-vaicitrya-racita*, cf. Hahn 2012 : 102–103.

‘Quand sont prononcés des énoncés avec autant de sens qu’il y a de langues différentes clairement distinguées, on parle de double sens relatif aux langues’.

Le propos est illustré par cinq strophes qui associent sanskrit et m̄hārāṣṭrī (4.11), sanskrit et māgadhī (4.12), sanskrit et paīśācī (4.13), sanskrit et śau-rasenī (4.14), sanskrit et apabhraṃśa (4.15)<sup>39</sup>. Elles présentent un degré de sophistication et d’artificialité extrême et seraient difficilement décryptables sans le commentaire de Namisādhu; il est intéressant de constater qu’elles constituent un défi même pour un exégète indien d’aujourd’hui, et suscitent des commentaires quelque peu dépréciatifs :

It has to be admitted that the *double entendres* including *Bhāṣāśleṣa* (...) are beloved in circles of learned Paṇḍitas. Yet the fact remains that they are nothing more than *kaṣṭha-kāvya* [des poèmes ardu]. Hence it was thought proper not to waste time in rendering them into English or writing explanatory notes (Kulkarni 1994: 287)<sup>40</sup>.

Hors des exemples cités par les poéticiens ou de strophes isolées dans la poésie savante, la double interprétation fondée sur un énoncé lisible en deux langues est tout à fait exceptionnelle. Il revient à M. Hahn (1989, 1990, 2012, 2013) d’avoir identifié cette procédure à l’œuvre dans le dix-neuvième chant du *Kapphiṇābhyudaya*, poème bouddhique écrit aux environs de 850 au Ca-chemire. Aucun commentaire n’est là pour guider le lecteur. Le manuscrit montre que le scribe pourrait avoir cherché à séparer la lecture prakrite et la lecture sanskrite par un système élaboré de marquage (Hahn 1989: xxiv). Mais la tâche consistant à segmenter les énoncés en sorte qu’ils soient pertinents et compréhensibles avec des sens différents en sanskrit et en prakrit constitue un véritable défi pour l’éditeur-traducteur qui a produit un double texte pour chacune des quarante-cinq strophes concernées (1989: 92–99 et 2013) et des échantillons de traduction (1990: 466–467; 2012: 100–102). Toute traduction d’une telle prouesse linguistique exige des annotations nombreuses, car toutes les ressources linguistiques les plus inhabituelles sont mises à profit, et représente un travail toujours ‘en progrès’.

## 7. Langues plurielles, sens pluriels en contexte ludique

Le côtoïement sanskrit-prakrit aboutissant à une polysémie bilingue fait également l’objet d’usages ludiques, dans les textes destinés aux connaisseur (*vi-dagdha*) à qui des devinettes en tous genres sont proposées en guise de passe-

<sup>39</sup> Voir Hahn 1989: xxii–xxiii; 1990: 465 et suiv.; 2012: 81 et suiv. D’autres exemples sont donnés par Hemacandra, cf. *Kāvyaṇuśāsana* chap. 5, p. 273 = *Sarasvatikaṇṭhābharāṇa*, Mishra I: 338. Ces strophes ont en commun de célébrer la Déesse et font intervenir des procédés identiques à ceux du *Devīśataka* cité plus haut.

<sup>40</sup> Comparer Bronner 2010: 9 (‘The anti-śleṣa bias’).

temps. Le *Vidagdhamuhamāṇḍana* de Dharmadāsa (VII<sup>e</sup> s. ?) est le classique du genre<sup>41</sup> :

(sk.) <i>matsya-hitam ambu kīḍṛk ?</i> Quel type d'eau plaît au poisson ?	- <i>a-vi</i> (Une eau) sans oiseau (qui risquerait de les dévorer)
(sk.) <i>ṛcchati rogī 'niśāsu kiṃ bhāti?'</i> Un malade demande : 'Qu'est-ce qui brille dans la nuit ?'	- <i>sāma, bham</i> Ô malade, une étoile
(sk.) ' <i>ko 'nango?'</i> vadati <i>mṛgaḥ</i> 'Qui est Sans Corps ?', dit l'antilope	- <i>ir, eṇa</i> Amour, ô antilope
(pk.) <i>khe gammai kerisā rainā?</i> De quelle manière le soleil se déplace-t-il dans le ciel ?	- <i>avisāma-bhamireṇa</i> En circulant sans se lasser (VMM 3.51)

Les trois premières questions sont formulées en sanskrit, la quatrième en prakrit standard. La méthode est celle de la charade – « mon premier est ..., mon second est ..., mon tout est ... », ici toujours exprimée sous forme interrogative. Toutes les réponses sauf la dernière constituent des segments, souvent réduits à leur forme la plus simple, celle de monosyllabes ; toute entité ou notion est susceptible de prendre la parole dans la question, pour réapparaître comme interlocuteur au vocatif dans la réponse, avec des résultats parfois incongrus. Ici, les réponses aux trois premières questions ont un phonétisme ambivalent – sanskrit aussi bien que prakrit. À la dernière, en prakrit, correspond l'énoncé complet, qui, lui ne fait sens qu'en cette langue : *a-visāma* 'sans fatigue' et surtout, *bhamireṇa* 'circulant', dérivé quasi-participial à suffixe *-ira*, typique du prakrit standard (māhārāṣṭrī). L'emploi de ce mot signale, comme les formes verbales ou pronominales de la strophe en l'honneur de la Déesse vue plus haut, une familiarité avec le prakrit plus grande que les cas de coalescence limités à des calques.

D'autres devinettes suivent, qui juxtaposent sanskrit et śaurasēnī, paīśācī ou apabhraṃśa.

(sk.) <i>kiṃ sukhaṃ āhuḥ prāyaḥ ?</i> Qu'appelle-t-on généralement bon-heur ?	- <i>śam</i> Félicité
(sk.) <i>keśa-vikāraṃ ca ?</i> Et une forme spéciale des cheveux ?	- <i>alakam</i> une boucle
(sk.) <i>kā Harer dayitā ?</i> Qui est l'aimée de Hari ?	- <i>mā</i> Lakṣmī

<sup>41</sup> Pour d'autres exemples chez Jinavallabha, auteur jaïn du XII<sup>e</sup> s., voir Balbir 2002 : 128, 130–131, 134, 137–138, 167 (*bhāṣā-citraka-vyasta-samasta-jāti*).



(sk.) <i>katham ābhā kasmin niśi?</i> Dans la nuit, où y a-t-il lumière et comment ?	- <i>alam alam-bhe</i> Suffisante, dans une étoile
(pk. māgadhī) <i>ke luccai vīla-puliśāṇaṃ?</i> Qu'est-ce qui plaît aux hommes héroïques ?	- <i>śamala-kammāmbhe</i> l'engagement dans l'activité du combat (VMM 3.54)

Ici, la quatrième question et sa réponse, formée de l'ensemble des segments produits par les trois premières selon le même procédé, sont en prakrit māgadhī. L'une comme l'autre concentrent les traits tenus pour caractéristiques de ce dialecte (sifflantes palatales, *l* représentant le phonème *r*, nominatif masculin singulier en *-e*).

L'auteur tient ensuite à montrer que les doubles sens sont possibles au sein même de chacun des prakrits en soumettant des devinettes entièrement rédigées dans l'un ou l'autre d'entre eux.

(pk.) <i>kā harai maṇaṃ paṇo guṇa-gaṇa-jovvaṇa-salāhañijjassa ?</i> Quelle femme ravit le cœur d'un époux remarquable par sa jeunesse et ses qualités ?	- <i>sarisa-vahuā</i> Une épouse adéquate
(pk.) <i>kaa-caḍacaḍatti saddā hūāsā kerisā honti ?</i> Comment qualifier des feux qui font des sons de crac-crac ?	- <i>sarisava-huā</i> (Des feux) où on a versé de la moutarde (VMM 3.65)

Ici, chacune des deux réponses consiste en une même chaîne phonique, dont le double découpage produit deux sens distincts. La strophe a un authentique parfum linguistique de prakrit (adverbe onomatopéique redoublé *caḍacaḍatti* dont la formation constitue en prakrit un type productif).

## 8. Exploitation littéraire des ambiguïtés du prakrit : polysémie du mot, polysémie du discours

Les exemples et contextes analysés représentent pour la plupart des situations de l'extrême, à la marge, relevant d'une recherche assumée de sens multiples dans un environnement où le sanskrit est tout proche : dans le théâtre, il cerne le prakrit de toutes parts (sections 3–5), le chant sanskrit-prakrit du *Bhaṭṭikāvya* est un manifeste et un exercice de virtuosité (section 5), les strophes multilingues des hymnes de louange sont des démonstrations acrobatiques qui servent le propos religieux (section 6), les exemples de poéticiens sont des cas d'école (section 6), les devinettes sont un exercice d'agilité langagière (section 7). La production d'un double énoncé issu de la superposition des langues peut produire un seul et même message ou deux selon le découpage et

l'analyse ; les théoriciens discutent cette figure particulière sur l'interprétation de laquelle ils divergent (sections 5–6). Qu'en est-il des doubles sens et des relations entre sanskrit et prakrits dans la pratique des auteurs qui écrivent, directement en prakrit, poèmes, textes religieux ou récits en tous genres ?

Les saynètes ou vignettes de la *Sattasāī* de Hāla (III<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s.), le fleuron de la poésie de langue prakrite en māhārāṣṭrī, en font un usage modéré. L'ambiguïté y est liée au rôle performatif du langage, aux situations et aux protagonistes, et touche souvent à la distance entre explicite et implicite, entre sens exprimé et sens suggéré. L'accent est mis sur la phrase et sur l'atmosphère qu'elle crée, plus que sur l'individualité des mots – caractéristique, elle, du double sens classique. Ainsi :

'Regarde ! Immobile, figée, sur la feuille de lotus l'aigrette est si belle – telle une perle posée sur un plateau d'émeraude pur' (*Sattasāī* W 4).

On peut voir cette strophe comme un instantané ou une miniature, rehaussée par le contraste des couleurs. Mais, dans la perspective d'ensemble de l'œuvre, les connaisseurs iront au-delà de la belle description. Ils l'interpréteront comme une manière de suggérer indirectement la tranquillité du lieu, approprié à un rendez-vous galant. Cette double grille de lecture est confortée par les codes récurrents dans l'œuvre. Plus généralement, le discours est susceptible d'être interprété de manière plurielle, selon le hors-texte que l'on suppose et par référence à des facteurs extra-linguistiques, la polysémie étant celle de l'énoncé.

Dans ces conditions, le double sens ponctuel lié au lexème n'est pas un procédé dominant dans l'œuvre, même s'il est attesté :

*parimalaṇa-suhā garuā aladdha-vivarā salakkhaṇāharaṇā  
thaṇā kavvālā vva kassa hiae ṇa laggaṃti* (W 428 / Bh 428)

'Les presser est un plaisir, ils sont denses, n'ont pas de faille, portent signes caractéristiques et ornements. Les seins, tels les mots du poème, accrochent tous les cœurs'<sup>42</sup>.

Le double sens est étroitement associé à la présence d'une comparaison explicite. La particule de comparaison (pk. *vva*, cf. sk. *iva*) indique un rapport explicite entre les deux choses au centre de la strophe, et incite à interpréter chaque épithète différemment selon qu'elle s'applique à l'une ou à l'autre. Les mots sont choisis dans cette perspective :

<sup>42</sup> Comparer Khorocce & Tieken 2009 : 193 : « Who is not captivated by a woman's breasts / That, like a good poem, / Are a pleasure to grasp, / Are weighty, compact, and nicely ornamented? »

épithète	seins	poèmes
<i>parimalaṇa-suhā</i>	agréables à presser	favorisant la réflexion (pk. <i>parimalaṇa</i> au sens de <i>vicāra</i> )
<i>garuā</i>	denses	consistants, pourvus de matière
<i>aladdha-vivarā</i>	serrés, sans intervalle entre chacun d'eux	sans point faible
<i>salakkhaṇāharaṇā</i>	pourvus de toutes les caractéristiques attendues et de bijoux	pourvus de toutes les caractéristiques de l'œuvre poétique, notamment les règles grammaticales, et de figures de style <sup>43</sup>

Un même signifiant a deux applications distinctes au sein même du prakrit. Les seins sont parmi les comparés privilégiés :

*tungāṇaṃ viśesa-ṇīrantarāṇa sarasa-vaṇa-laddha-sohāṇaṃ*

*kaa-kajjāṇa bhaḍāna va thaṇāṇa paḍaṇaṃ pi ramaṇijjaṃ* (H et Bh 427)

‘Dressés, serrés l’un contre l’autre, beaux des blessures toutes fraîches qu’ils ont reçues, ayant rempli leur office, les seins sont comme les guerriers – même leur chute est un beau spectacle’<sup>44</sup>.

Dans le cadre d’une comparaison systématique, chaque adjectif s’applique à la fois aux deux référents dans leurs contextes respectifs. Ainsi, les blessures des seins sont les griffures provoquées par les jeux amoureux, celles des guerriers sont provoquées par les flèches ou les lances<sup>45</sup>.

La double analyse d’une même séquence phonique peut devenir indispensable à la production d’un double sens dans ce type de mise en parallèle :

*aulīṇo domuhao tā mahuro bhoṇaṇaṃ muhe jāva*

*murao vva khalo, jīṇṇamma bhoṇe virasam ārasai* (W 253 / Bh 198)

<sup>43</sup> Comparer la strophe 10 du Vajjālagga, où ces mêmes épithètes sont appliquées aux strophes poétiques et aux femmes amoureuses.

<sup>44</sup> Pour d’autres exemples de comparaisons impliquant des doubles sens dans la description des seins, voir *Sattasaī* W 425 / Bh 426 où le composé *vali-bandho* signifie ‘la formation de plis’ au-dessus du nombril due à l’ampleur des seins et ‘l’emprisonnement du (démon) Bali’ appliqué à Viṣṇu, et les strophes 301 ou 309 de la section 33 consacrée aux seins (*thaṇa*) dans le *Vajjālagga*, anthologie prakrite de Jayavallabha (composée entre 750 et 1337). Dans l’*Alaṃkāradappaṇa*, seul traité de poétique en langue prakrite connu à ce jour, ils sont comparés aux nuages (voir encore ci-dessous sur pk. *payohara*), avec lesquels ils partagent des épithètes (ronds, denses, dressés) dans une strophe destinée à illustrer une variété de double sens (101) dont la source est le *Gāhārayaṇakosa* (294).

<sup>45</sup> Un commentateur semble analyser la séquence *sarasavaṇa* en *sara-savaṇa* (Weber *ad locum*) ‘pluie de flèches’, mais cette segmentation ne s’impose pas.

‘De basse extraction (*a-ulīna*), au double langage le méchant est suave tant qu’il a de la nourriture en bouche – comme le tambour oblong : non posé sur le sol (*a-u-līna*), à deux faces, il est doux tant qu’il a du fart sur la face. Une fois la nourriture digérée, il invective de manière discordante / une fois le fart absorbé, il résonne inharmonieusement’.

L’adjectif pk. *aulīna* s’analyse en *a-ulīna* (sk. *a-kulīna*) quand il décrit le méchant, mais en *a-u-līna* (sk. *a-ku-līna*) quand il décrit le tambour. Alors que le premier sens est courant, la seconde analyse est moins immédiate, faisant intervenir le monosyllabe *ku* ‘terre’. L’ensemble signifie ‘qui ne repose pas sur la terre’ et fait référence à la manière d’utiliser ce type de tambour : le musicien le porte pendu à son cou. La ‘nourriture’ du tambour est la poudre blanche (farine ou talc) dont on frotte les côtés de l’instrument pour les rendre plus lisses<sup>46</sup>.

L’homophonie pure et simple est aussi un ressort du double sens stimulé par la présence d’une comparaison. Aux deux homophones pk. *māṇa* ‘fierté, orgueil’ et ‘mesure’ répond une homophonie identique pour le sk. *māna*. Dans l’un et l’autre cas, le premier est dérivé de *man-* ‘penser’, le second de *mā-* ‘mesurer’. Le lecteur est invité à les lire en superposition dans l’hémistiche suivant de la *Sattasāī* :

*aigaruya-gahiya-māṇeṇa puttī rāsi vva jhijihisi* (W 152cd / Bh 353cd)

‘En faisant preuve d’un orgueil excessif, ma petite, tu risques de t’étioler comme un tas de grains’.

La comparaison invite à ajouter : ‘dont on prendrait la mesure (dans un récipient) trop grand pour lui’, et qui donc paraîtrait insignifiant.

La mise en parallèle par coordination, et non par comparaison, est un autre procédé invitant à percevoir comme ambivalent un syntagme qui ne le serait pas dans un autre contexte d’énonciation :

*āvaṇṇāi kulāiṃ do ccia jāṇanti uṇṇaiṃ ṇeuṃ*

*Gorīa hīaa-daīo, ahava Sālāhaṇa-ṇarindo* (W 467 / Bh 468)

‘Les familles tombées, seules deux personnes savent les redresser : l’être cher au cœur de Gaurī, ou le roi Sālāhaṇa’<sup>47</sup>.

C’est le syntagme initial qui concentre le double sens, et plus particulièrement son adjectif. Un prakritophone le comprend immédiatement comme traduit ici (= sk. *āpannāni*, ‘tombé, qui a chuté’). Mais la périphrase ‘l’être cher au cœur de Gaurī’, désignation du dieu hindou Śiva, invite à y voir l’équivalent de sk. *āparṇāni*, adjectif dérivé de *Aparṇā*, nom rare de Gaurī ou Pārvatī,

<sup>46</sup> Voir encore *Sattasāī* W 471 / Bh 472 où une comparaison entre ‘oies sauvages’ (*haṃsa*) et ‘ennemis’ (*riū*) oblige à interpréter de deux manières chacun des longs composés qui s’y rapporte ; ou W 655, jeu sur *diṇavai* signifiant à la fois « soleil » et « mari le jour ».

<sup>47</sup> Soit Sātavāhana, l’auteur supposé de la *Sattasāī*. Voir Weber 1881 *ad locum* pour la discussion de cette forme du nom.

et, donc, à comprendre aussi ‘les temples aparṇiens’, *kula* pouvant, sans difficulté, prendre le sens de temple (abréviation de *deva-kula*).

De manière moins originale, les doubles sens s’ancrent dans un répertoire traditionnel de termes polysémiques, qui sont autant de signaux pour l’auditeur ou le lecteur. Il s’agit, en particulier, de mots composés directement analysables par le locuteur compétent : en prakrit comme en sanskrit, ‘soutien de la terre’ (pk. *bhūhara*, sk. *bhūdhara*) signifie ‘roi’ et ‘montagne’, pk. *payohara* ou son équivalent sk. *payodhara* signifie ‘porteur d’eau’ soit ‘nuage’ ou ‘porteur de lait’ soit ‘sein’, pk. *diya* et sk. *dvija* ‘deux-fois né’ signifient ‘brahmane’ et ‘oiseau’. Parmi les mots simples à double sens courants et largement exploités par les écrivains de langue prakrite et sanskrite, figurent pk. *neha/siṇeha* et sk. *sneha* ‘huile’ et ‘affection’, pk. et sk. *khala* ‘méchant’ et ‘aire de battage’, pk. et sk. *kalā* ‘doigt/partie de la lune’ et ‘art, technique’, pk. *khagga* et sk. *khadga* ‘rhinocéros’ et ‘glaive’. Les doubles sens se déploient au sein de comparaisons (*śleṣopamā*). Ces mots sont si intégrés à la langue qu’il ne s’agit plus de créations poétiques et, en prakrit, la fréquence de leur usage varie selon les styles. Ainsi la *Sattasaī*, dont les ressources poétiques sont autres, ne les multiplie pas outre mesure. Les trois occurrences du double sens sur *siṇeha* figurent d’ailleurs dans des strophes proches du genre gnomique :

*vasai jahim cea khalo posijjanto siṇehadāneṇa*  
*taṃ cea ālaaṃ dīvaṃ vva aireṇa mailei* (Bh 335 / W 135)

‘Le lieu même où il vit, le méchant qu’on entretient en lui donnant de l’affection ne tarde pas à l’entacher – telle la lampe qu’on entretient en lui donnant de l’huile’<sup>48</sup>.

Le double sens de *payohara* est au cœur d’une strophe à l’adresse d’un roi :

*ko tarai samucchariṃ viṭṭhiṇṇaṃ nimmalaṃ samuttugaṃ*  
*hiyayaṃ tujja narāhiva gāyaṇaṃ va paohare mottuṃ ?* (Bh 314 / W 364)

‘Grand, pur, noble est ton cœur, ô roi, comme le ciel. Qui peut le couvrir à part les seins (de ta belle) / les nuages?’

La présence de tels mots est si étroitement associée à la production d’un double sens, perçue comme automatique, qu’elle conduit parfois les exégètes à des excès :

*kaha me pariṇai-yāle khala-sango hohii tti cintanto*  
*oṇaya-muho sa-sūyao ruyai sa sāli tusāreṇa* (W 569 / Bh 432).

<sup>48</sup> Voir aussi W 316cd ou Bh 255cd: *suhā, saloṇeṇa vi kiṃ teṇa siṇeho jahim ṇatti?* ‘Ô charmante, à quoi bon le charme là où il n’y a pas d’affection? / Ô charmante, à quoi bon le sel là où il n’y a pas d’huile?’. Au double sens sur *siṇeha*, s’ajoute celui qui porte sur *loṇa* (sk. *lavaṇa*), charme/sel. Dans la troisième occurrence, au jeu sur le double sens de *siṇeha*, s’ajoute celui portant sur pk. *paīa*, qui peut signifier ‘lampe’ (sk. *pradīpa*) mais aussi ‘adversaire, opposant, personne hostile’ (sk. *pratīpa*), qui fait donc intervenir l’homophonie : W 762 = Bh 587.

‘Chargé de rosée ce plant de riz en épi pleure, tête basse, songeant : ‘Comment (= hélas!) ! Au moment de la maturité, je serai en contact avec l’aire de battage!’

C’est la personnification inattendue qui doit ici retenir l’attention. Mais la présence de *khala* encourage les commentateurs à chercher des doubles sens dans d’autres mots de la strophe : ils interprètent *sa-sūo* comme l’équivalent de sk. *sa-śoka* ‘avec douleur’, au mépris de la phonétique prakrite<sup>49</sup> et *pa-riṇai* comme signifiant ‘vieillesse’, comprenant : ‘... pleure douloureusement, tête basse, songeant : ‘Hélas! au moment de la vieillesse, je serai en contact avec des méchants’’. Le résultat reste cependant bancal, car aucun double sens n’est proposé pour *sāli* ‘riz’.

Uddyotanasūri, auteur en 779 de la *Kuvalayamālā*, a pareillement recours à ces mots à double sens qui servent de pivots, sans excès pourtant<sup>50</sup>. D’autre part, c’est aussi la présence de comparaisons établissant un lien entre deux registres qui, au sein d’une description, invite à donner à tel mot une seconde interprétation. Mais elle implique de pouvoir y identifier des homophones, et donc de reconnaître les étymons sanskrits qu’ils recouvrent :

*kīlanti rāya-suyā pañjaresu rāy’-angaṇe va, dīsanti cakkavāyāim sariyā-pulīṇesu raha-vare-suṃ va, sevanti sāvayā mahāraṇṇāim jīṇa-bhavaṇṇāim va* (31,16–17).

‘(Dans cette région) les *rāya-suyā* s’amusent dans les cages autant que (*va* = comme) dans la cour du palais, on voit des *cakkavāya* sur les bancs de sable des rivières autant que sur de superbes chars, les *sāvaya* fréquentent les grandes forêts autant que les temples jaïns’.

Les comparaisons ne sont pertinentes que si l’on comprend *rāya-suyā* à la fois comme ‘perroquets royaux’ (sk. *rāja-śuka*) et ‘fils de roi’ (*rāja-suta*), *cakkavāya* comme ‘tadorne’ (sk. *cakravāka*) et ‘souverain universel’<sup>51</sup>, *sāvaya* comme ‘fauve’ (sk. *śvāpada*) et ‘fidèle jaïn’ (sk. *śrāvaka*). L’auteur paraît avoir du goût pour la comparaison – inattendue – entre forêt et temple ou doctrine jaïns, qu’il utilise encore à l’occasion de la description de la forêt des Vindhya (*mahā-Vinjhāḍavī*, 27.29) :

*jīṇinda-āṇa-jaisiyā, mahavvaya-dūsaṃcārā sāvaya-saya-seviya vva* (27.31–32)

‘elle était pareille à la doctrine des Jina : difficile d’accès avec ses *mahavvaya*, tout autant qu’utilisée par des centaines de *sāvaya*’.

Les *mahavvaya* sont les ‘grands loups’ (sk. *mahā-vṛka*) de la forêt et les ‘grands vœux’ (*mahā-vrata*) que doivent respecter les religieux jaïns, les *sāvaya* sont les fauves et les fidèles jaïns.

<sup>49</sup> Cf. Weber 1881 *ad locum*.

<sup>50</sup> Cf. Chojnacki 2008 vol. II : n. 93 et 134 (*khala*), n. 94 (*siṇeha*), n. 100 (*kalā*), n. 339 (*khagga*), n. 354, 381, 828 (*dīya*), etc.

<sup>51</sup> Forme qui doit rappeler sk. *cakravartin*, dont les équivalents prakrits usuels sont *cak-kavai* ou *cakkavaṭṭi*.

Si un même adjectif attribut caractérise deux entités tout à fait distinctes mais rapprochées dans l'énoncé par une coordination, c'est qu'il est susceptible de deux interprétations :

*savāṇiyaiṃ* (lire ainsi) *gāmāiṃ tambolaiṃ ca, sāsāulaiṃ pautthavaiyā-muhaiṃ chettaiṃ ca, asaṇa-saṃkulaiṃ vaṇaiṃ bhojjaiṃ ca* (72.31–32)

‘(Dans cette région) villages et plantes de bétel sont *savāṇiya*, visages des femmes dont l'époux est au loin et champs sont *sāsāula*, forêts et repas abondent en *asaṇa*’.

Le premier signifie ‘pourvu d'eau’ (*sa* + sk. *pānīya* ‘eau’) ou ‘pourvu de feuilles’ (*sa* + sk. *parṇika* ‘feuille’), le second ‘plein de soupirs’ (sk. *śvāsa* + *ākula*) ou ‘plein de récoltes’ (sk. *sasya* + *ākula*), le troisième ‘plein d'arbres *asana*’ ou ‘plein de nourriture’ (sk. *aśana*). En pareil cas, l'art de l'écrivain tient à l'exploitation maximale qu'il fait des homophonies, produisant des rencontres improbables et peu courantes, mais rendues nécessaires par un élément de l'énoncé.

Lorsque cet élément fait défaut, reconnaître qu'un mot peut avoir un homophone et rechercher une seconde interprétation n'a pas force contraignante. Cette démarche relève d'un choix, et, en conséquence, donne lieu à discussion parmi les exégètes de la tradition.

*paribhūeṇa vi diahaṃ ghara-ghara-bhamireṇa aṇṇa-kajjammi*  
*cira-jīvieṇa imiṇā khavia mho daḍḍha-kāeṇa* (W 134 / Bh 334)

‘Humilié de jour en jour, passant sans cesse d'une maison à l'autre pour s'occuper des autres, ce maudit corps, qui n'a que trop vécu, me détruit’.

Les partisans de cette interprétation considèrent que la strophe est prononcée par une entremetteuse âgée, lassée de faire des allers et retours entre deux jeunes gens pour tenter de les réconcilier. Une autre se fonde sur la présence dans la strophe de deux mots prakrits qui ont chacun un homophone et donc chacun deux sens, si on en réfère à leur étymologie par le sanskrit: pk. *kāa* peut signifier ‘corps’ (sk. *kāya*) mais aussi ‘corbeau’ (sk. *kāka*) et *anna* peut signifier ‘autre’ (sk. *anya*) mais aussi ‘nourriture’ (sk. *anna*). Le second sens est donc :

‘Repoussé de jour en jour, passant son temps à aller d'une maison à l'autre pour se nourrir, ce maudit corbeau qui vit longtemps m'a harcelé’.

Un mélange d'observation et de conventions liées au contexte culturel explique la viabilité de cette deuxième lecture (le corbeau, un pique-assiette dont on peine à se débarrasser, passe pour vivre très longtemps). Ce sont les commentateurs, dont la langue et la norme sont le sanskrit, qui incitent à cette double lecture, sans pourtant se montrer unanimes: les uns privilégient la lecture corbeau, les autres l'ignorent<sup>52</sup>.

<sup>52</sup> Cf. Weber 1881: 48.

## 9. Polysémie et langage codé en contexte amoureux

L'ambiguïté lexicale peut aussi permettre de distinguer entre un sens explicite qu'on veut mettre au premier plan tout en donnant à lire en filigrane un autre sens plus difficile à décrypter, et ce dans une démarche délibérée. La lyrique amoureuse de la *Sattasaī* en joue volontiers :

*nīluppala-parimala-vāsiyassa sarayassa so doso.*

*āruhai juṇṇayaṃ addayaṃ ca jaṃ uyaha vallarī tausī* ( W 535 / Bh 491)

'C'est la faute de l'automne imprégné du parfum des lotus bleus si la plante grimpante monte sur une branche vieille ou fraîche'.

Évoquer le monde végétal s'avère être un prétexte, si l'on sait voir que 'automne' (pk. *saraya* < sk. *śarad*) peut aussi signifier 'liqueur' (sk. *saraka*) et qu'il faut donc donner à l'ensemble une tonalité érotique :

'C'est la faute de la liqueur parfumée au lotus bleu si la jeune femme a des rapports avec un homme vieux ou frais (sans discrimination).'

Cette seconde lecture se fonde sur l'assimilation fréquente en poésie indienne de la liane – mot féminin – à une jeune femme, et de l'arbre – masculin – à un homme, tandis que 'monter' évoque l'acte sexuel. Ici, elle est presque nécessaire, appelée qu'elle est par l'idée de 'faute'. L'ambiguïté est proche du langage codé.

De la même manière, la strophe suivante s'adresse en apparence à une plante, de nom féminin :

*jai langhesi para-vaiṃ niyaya-vaiṃ bhara-sahaṃ pi mottūṇaṃ*

*taha manne kohalie! aijaṃ kallaṃ va phuṭṭihisi* (Bh 616 / W 768)

'Si tu sautes vers un autre enclos / le mari d'une autre, abandonnant ton enclos / ton mari qui peut pourtant te porter, à mon avis, ô gourde, tôt ou tard tu exploseras / seras démasquée!'

Pk. *vai* y correspond au sk. *vṛti* 'enclos'<sup>53</sup>. Mais, pk. *vai* est aussi en composition l'équivalent du sk. *pati* 'mari', produisant une seconde interprétation qu'on lira comme un avertissement à une jeune écervelée tentée par l'infidélité. Dans le contexte général de cette poésie, cette lecture est la plus pertinente. En effet, en dehors même des cas d'homonymie et de polysémie ponctuelles, les adresses aux animaux ou aux plantes requièrent souvent d'être soumises à un autre niveau d'interprétation et forment l'une des ressources du langage indirect :

'À force de fouiller les bosquets de *ketaka* pourvus d'épines tu vas mourir, ô abeille, et, dans tes errances, tu n'auras rien trouvé qui ressemble à la fleur de jasmin!'<sup>54</sup>

<sup>53</sup> Cf. Weber 1881 *ad locum*: «De Kürbisse, resp. Gurken, ranken von einem Baum zu andern, fallen aber schliesslich doch durch ihre Schwere zu Boden».

<sup>54</sup> *Sattasaī* W 985, cité dans le commentaire d'Abhinavagupta au *Dhvanyāloka* § 2.27h (Ingalls, Masson, Patwardhan 1990: 350).



Les mots désignant l'abeille sont masculins et représentent souvent l'amant – mis en garde contre des aventures qui risquent de le conduire à passer à côté de la jeune femme parfaite et amoureuse – symbolisée par la fleur de jasmin. La polysémie devient celle de l'énoncé dans son ensemble.

## 10. Conclusion

La contiguïté entre le sanskrit et les prakrits est presque immédiate dans le plurilinguisme de l'Inde ancienne : personnages sanskritophones et prakritophones se côtoient au théâtre ; la poésie composée dans le prakrit littéraire par excellence, la *māhārāṣṭrī*, est, au même titre que la poésie en sanskrit, connue des poéticiens qui la citent. Cette contiguïté permet des passages entre les langues qui se déclinent en traductions-calques, superpositions totales produisant un seul sens, superpositions à décrypter car elles recouvrent plusieurs langues et plusieurs sens. Ces phénomènes ne sont possibles que dans la mesure où les langues en question ont suffisamment de traits communs, permettant des allers et retours fluides.

La pratique courante des locuteurs, à laquelle les dialogues du théâtre ouvrent un accès, montre comment la proximité formelle des langues nourrit occasionnellement l'ambiguïté pour un effet comique de quiproquo ou comment la superposition totale sert le travestissement tout en permettant de respecter la répartition linguistique assignée aux personnages par la codification théâtrale. Manipulateurs et analystes chevronnés du sanskrit et des prakrits, les écrivains aiment pousser les conséquences des proximités formelles jusqu'à l'extrême, dans des jeux ostentatoires et agiles. La poésie prakrite de plein droit, représentée notamment par la *Sattasāī*, utilise, quant à elle, le répertoire traditionnel des termes pivots du double sens (*śleṣa*) avec modération en rapport avec une comparaison, laquelle contraint le récepteur à un double parcours interprétatif simultané. Ces interprétations impliquent des polysémies lexicales au sein du prakrit, ou des doubles sens dus à l'homophonie en prakrit de lexèmes que le sanskrit distingue. Mais le double sens ponctuel y reste d'emploi limité, au bénéfice d'une polysémie du discours qui crée ses propres codes. Il convient donc de prendre en compte cette poésie prakrite pour préciser l'histoire et le développement progressif du double sens indien.

## Abréviations et bibliographie

*Alaṃkāradappāṇa*, éd. et traduction anglaise de H.C. BHAYANI. Ahmedabad: L.D. Institute of Indology, 1999 (L.D. Series 120) et le compte rendu de Nalini BALBIR dans *Bulletin d'Études Indiennes*, 17–18, 1999–2000, 635–639. – Avec traduction en hindi par Bh. NAHTA. Varanasi: Parshvanath Vidyapith, 2001 (Parshvanath Vidyapith Granthamala 98).

- BALBIR, Nalini. Théorie et pratique de la devinette en milieu jaina. I. Les *Cent soixante et une devinettes* de Jinavallabha; II. Devinettes en contexte. *Bulletin d'Études Indiennes*, 20, 2, 2002, 83–243.
- BANSAT-BOUDON, Lyne (dir.). *Théâtre de l'Inde ancienne*. Ed. établie sous la direction de Lync BANSAT-BOUDON, avec la collaboration de N. BALBIR; S. BROUQUET; Y. CO-DET; A. COUTURE; Ch. MALAMOUD; M.-Cl. PORCHER. Gallimard: La Pléiade, 2006.
- BHATE, Saroja. Language of Sanskrit Drama. *Samskr̥tavimarśaḥ* New Series, vol. 6, Year 2012, World Sanskrit Conference Special. Delhi: Rashtriya Sanskrit Sansthan, pp. 133–142.
- Bhaṭṭikāvya of Bhaṭṭi*. With the Commentary Jayamangalā of Jayamangala. Ed. by The Late Vināyak Nārāyan Shāstrī Joshi; V.L. Shāstrī Paṇṣīkar. Bombay, 1934 (8<sup>e</sup> éd.).
- BRONNER, Yigal. *Extreme Poetry: The South Asian Movement of Simultaneous Narration*. New York: Columbia University Press, 2010.
- BRÜCKNER, Heidrun. Manuscripts and Performance Tradition of the so-called 'Trivandrum Plays' ascribed to Bhāsa – A report on work in progress. *Bulletin d'Études Indiennes*, 17–18, 2000, 501–550.
- CATURVIJAYA, Muni. *Jainastrotasamuccayaḥ*. Bombay: Nirnayasagar Press, 1928.
- CHOJNACKI, Christine. *Kuvalayamālā*. Roman jaina de 779 composé par Uddyotanasūri. Vol. I Étude, vol. II. Traduction et annotations. Marburg, 2008 (Indica et Tibetica 50/1 et 50/2).
- DAVE, T.N. Role of Prakrit Dialects in Sanskrit Dramas. *Proceedings of the Seminar on Prakrit Studies (1973)*. Ahmedabad: L.D. Institute of Indology, 1978 (L.D Series 70), 101–108.
- DESPANDE, Madhav M. *Sanskrit & Prakrit*. Sociolinguistic Issues. Delhi: Motilal Banarsidass, 1993.
- ESPOSITO, Anna Aurelia. *Cārudatta*. Ein indisches Schauspiel. Kritische Edition und Übersetzung mit einer Studie des Prakrits der 'Trivandrum-Dramen'. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2004.
- ESPOSITO, Anna Aurelia. The South Indian Drama Manuscripts. In *Aspects of Manuscript Culture in South India*. Ed. Saraju RATH. Leiden, Boston: Brill, 2012, 81–97.
- Gaiḍāvaho by Vākpatirāja*. Edited with an Introduction, Sanskrit Chāyā, English Translation, Notes, Appendices, and Glossary by N.G. SURU. Ahmedabad, Varanasi: The Prakrit Text Society (Prakrit Text Society Series No. 18), 1975.
- GEROW, Edwin. *A Glossary of Indian Figures of Speech*. The Hague – Paris: Mouton, 1971.
- HAHN, Michael. Appendix and revised romanized version of cantos i-viii and xix dans: *Śivasvāmin's Kapphīṇābhyudaya or Exaltation of King Kapphīṇa* critically edited with an introduction by Gauri SHANKAR. New Delhi, Aditya Prakashan, 1989.
- HAHN, Michael. *Śivasvāmin's Kapphīṇābhyudaya*. XXIV. Deutscher Orientalistentag vom 26. bis 30. September 1998 in Köln. Ausgewählte Vorträge, herausgegeben von W. DIEM; A. FALATURI, Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 1990, 459–470.
- HAHN, Michael. Introduction générale à *The Recensions of the Nāgānanda by Harṣadeva* vol. 1 The North Indian Recension. The *Nāgānanda* by Harṣadeva edited by Mādhava Candra Ghoṣa assisted by Kṛṣṇa Kamala Bhaṭṭācārya. With a general introduction by Michael Hahn. And a preface and a bibliography of the editions and translations of the *Nāgānanda* by Roland Steiner. New Delhi: Aditya Prakashan, 1991.
- HAHN, Michael. *Der Bhāśāśleṣa – eine Besonderheit kaschmirischer Dichter und Poetiker?* In *Highland Philology*. Results of a Text-Related Kashmir Panel at the 31<sup>st</sup> DOT, Marburg 2010. Ed. Roland STEINER. Halle an der Saale: Universitätsverlag Halle-Wittenberg, 2012 (*Studia Indologica Universitatis Halensis*, Band 4, 77–105).
- HAHN, Michael. *Śivasvāmin's Kapphīṇābhyudaya* edited by M. Hahn with preface in English. Sanskrit text, selected variant readings, index of verses and five appendices. New Delhi: Aditya Prakashan, 2013.
- HINÜBER, Oskar von. *Das ältere Mittelindisch im Überblick*. Wien: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2001.

- INGALLS, Daniel H.H.; MASSON, Jeffrey Moussaieff; PATWARDHAN, M.V. (trans.) *The Dhvanyāloka of Ānandavardhana with the Locana of Abhinavagupta*. Ed. with an introduction by Daniel H.H. INGALLS. Harvard University Press: Cambridge, Massachusetts and London, 1990.
- JHA, Ganganatha (trans.). *Kāvya prakāśa of Mammata*. Allahabad: The Indian Press, 1925.
- Karpūramāñjarī: Rāja-çekharāś Karpūra-Mañjarī*. A Drama by the Indian Poet Rājaçekhara critically edited ... by Sten KONOW and translated into English with Notes by Ch. R. LANMAN. Cambridge (Mass.): Harvard University, 1901 (Harvard Oriental Series IV). – Cette édition est suffisante pour notre propos. Ed. critique et traduction française en cours par Melinda FODOR (Doctorante EPHE) dont la thèse porte sur les *saṭṭaka*.
- Kāvyaḷaṃkāra: The Kāvyaḷankāra (A Treatise of Rhetoric) of Rudrata with The Commentary of Namisādhu*. Edited by Mahāmahopādhyāya Paṇḍit DURGĀPRASĀD; W.L. Śāstrī PAÑŚĪKAR. Bombay, 1928 (Kāvyaṃālā 2).
- La Kāvyaṃmāmsā de Rājašekhara*. Traduite du sanskrit par Nadine STCHOUPAK; Louis RENO. Paris: Imprimerie Nationale 1946.
- Kāvyaṃuśāsana de Hemacandra: The Kāvyaṃuśāsana of Hemachandra with his own gloss*. Edited by Mahāmahopādhyāya Paṇḍit ŚIVADATTA; Kāśīnāth Pāndurang PARAB. Revised by W.L. Śāstrī PAÑŚĪKAR. Bombay, 1934 (Kāvyaṃālā 70).
- KHOROCHE, Peter; TIEKEN, Herman. *Poems on Life and Love in Ancient India. Hālaś Sattasāī*. Translated from the Prakrit and Introduced. State University of New York, 2009.
- KULKARNI, V.M. *Prakrit Verses in Sanskrit Works on Poetics*. Volume I: Text (With Appendixes and Indexes). Volume II: Translation (with Introduction, Glossary and Notes). Delhi: Bhogilal Leherchand Institute of Indology, 1988 (Vol. I), 1994 (Vol. II).
- Kuvalayamālā: Uddyotanasūri's Kuvalayamālā (A Unique Campū in Prākṛit)*. Ed. A.N. UPADHYE. Part I. *Kuvalayamālā Prakrit text & various readings*. Bombay: Bhāratīya Vidyā Bhavan, 1959 (Singhi Jain Series 45). Part II. *Ratnaprabhasūri's Kuvalayamālā Kathā*. Bombay: Bhāratīya Vidyā Bhavan, 1970 (Singhi Jain Series 36). – Voir aussi CHOJNACKI.
- LEVI, Sylvain, *Le théâtre indien*. Avec introduction de Louis RENO. Paris: Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section des sciences historiques et philologiques, 1963 (1<sup>ère</sup> éd. 1890).
- Mālatī-Mādhava: The Mālatīmādhava of Bhavabhūti with the commentaries of Tripurāri and Jagaddhara*. Ed. M.R. TELANG, revised by W.L. Śāstrī PAÑŚĪKAR. Bombay, 1926 (5<sup>e</sup> éd.). – Voir aussi STREHLI.
- The Mṛcchakaṭīka of Śūdraka*; Ed. M.R. KALE. Delhi, Patna, Varanasi: Motilal Banarsidass, 1972 (3<sup>e</sup> éd. révisée; 1<sup>ère</sup> éd. 1924).
- NARANG, S.P. An Analysis of the Prākṛta of Bhāṣā-sama of the *Bhaṭṭi-kāvya* (Canto XIII). In *Prājñāna-Mahodadhīh*. Prof. Dr. Gopinath Mohapatra Felicitation Volume. Bhubaneswar: Utkal University, 2003, 61–85.
- NITTI-DOLCI, Luigia. *Les grammairiens prakrits*. Paris: Adrien Maisonneuve, 1938.
- PISCHEL, Richard. *Grammatik der Prākṛit-Sprachen*. Strassburg, 1900.
- PORCHER, Marie-Claude. *Figures de style en sanskrit. Théorie des alaṃkāraśāstra. Analyse des poèmes de Venkaṭādhvarin*. Paris: Institut de Civilisation Indienne, 1978 (Publications de l'Institut de Civilisation Indienne 45).
- Rudraṭa: voir *Kāvyaḷaṃkāra*.
- Sarasvatīkaṇṭhābharaṇam*. A work on rhetorics by Mahārājādhirāja Bhoja with Ratneśvara's Ratnadarpaṇam, Jagaddhara's Vivaraṇam & Jīvānanda's Vyākhyā & Hindi Introduction, translation, Sarūpānanda Bhāṣya Commentary & Appendices by Prof. Dr. Kameshwar Nath MISHRA. Varanasi, Delhi: Chaukhambha Orientalia. Part I, 1976; Part II, 1992 (Chaukhambha Prachya Vidya Granthamala No. 4).
- Sattasāī (Bh) = Hālaś Gāhākosa (Gāthāsaptasāī) with the Sanskrit Commentary of Bhuva-  
napāla*, Part I. Ed. by Prof. M.V. PATWARDHAN. Ahmedabad; Prakrit Text Society, 1980 (Prakrit Text Series No. 21); Part II. Introduction, Translation, Index of Stanzas, Glossary

- and Notes by Prof. M.V. PATWARDHAN, Delhi: B.L. Institute of Indology, 1988 (B.L. Series No. 5).
- Sattasāī* (W) = *Das Saptaçatakam des Hāla* herausgegeben von Albrecht WEBER, Leipzig, 1881 (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes VII,4), réimpr. 1966. (voir aussi KHOROCHE & TIEKEN)
- STEINER, Roland. Play-Editing and Prakrit Grammarians. In *Les sources et le temps. Sources and time. A colloquium. Pondicherry 11–13 January 1997*. Pondichéry: Institut Français de Pondichéry (Publications du département d'indologie 91), 63–76.
- STREHLY, G. *Madhava et Malati*. Paris: Ernest Leroux, 1885.
- Vajjālagga* de Jayavallabha: Jayavallabha's *Vajjālaggaṃ* with the Sanskrit Commentary of Ratnadeva and Introduction, Translation, Notes and Glossary by M.V. PATWARDHAN. Ahmedabad: Prakrit Text Society, 1969 (Prakrit Text Society Series N° 14).
- VMM = *Vidagdhamukhamaṇḍana* de Dharmadāsa, Chowkhamba Sanskrit Series, Varanasi (nombreuses impressions).
- WEBER, Albrecht: voir *Sattasāī*.

### Abstract and key words

Classical India is a multilingual area where Sanskrit and Prakrits live side by side. Sanskrit and Prakrit speakers are next to each other in the classical drama; Prakrit poetry composed in Māhārāṣṭrī, the literary Prakrit *par excellence*, is known from Sanskrit poetics who quote it extensively. This contiguity provides situations for passages between the languages. They take the shape of translations, total superpositions producing one meaning, superpositions to be decoded as they correspond to more than one language and have different meanings in each one. These phenomena are possible only because the concerned languages have enough common features. The current linguistic usage, which we can access through the dialogues of the theatre, shows how linguistic closeness between Sanskrit and Prakrits occasionally gives birth to comic ambiguity or how total superposition is subordinate to disguise while enabling to respect the traditional linguistic distribution between Sanskrit and Prakrit speaking characters. Prakrit poetry in its own right, represented by the *Sattasāī*, does use the traditional stock of words with double-entendre (*śleṣa*) in connection with similes (*upamā*) which force the reader to consider distinct interpretations. These interpretations involve double meanings of words within Prakrit, or double meanings which are due to the merge of etymologically distinct Prakrit and Sanskrit words. But this usage is not pervasive. Rather, polysemic discourse is the main feature of this poetry which creates its specific codes. Thus Prakrit poetry needs to be taken into consideration in order to precise the history and progressive development of the Indian double-entendre.

Sanskrit; Middle Indo-Aryan; Prakrits; Prakrit-Sanskrit translation; polyglossia; Māhārāṣṭrī Prakrit; Indian theatre; *Gauḍavaha*; *Setubandha*; *Sattasāī*; *Kuvalayamālā*; love poetry; lexicography; word polysemy; speech polysemy; *śleṣa*; *bhāṣāsamāveśa*; *bhāṣāśleṣa*; *chāyā*; paronomasia; etymology; homonymy; synonymy; comparison; metaphor.

Nalini Balbir  
 Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle  
 nalini.balbir@wanadoo.fr

